

## **Le mot du Président**

Si l'année 2016 fut riche de la célébration du 35<sup>ème</sup> anniversaire de la Fondation Jean-Paul II, 2017 aura été une année plus calme en préparation de la commémoration, en 2018, du 40<sup>ème</sup> anniversaire de l'accession du pape Jean-Paul II au trône de Saint Pierre.

Durant cette année nous avons participé à nos rendez-vous devenus presque incontournables. Ainsi en janvier nous débutons l'année avec notre traditionnelle soirée de l'Oplatek dans les salons de l'Ambassade de Pologne. Au printemps nous nous retrouvons au Sacré-Cœur de Montmartre pour un week-end de prière avec une conférence du père Bogusław Brzyś, recteur de la Mission Catholique Polonaise. A l'automne c'est vers Berlin, la Basse Silésie et sa capitale Wroclaw, puis Prague que nous sommes partis sur les pas de Jean-Paul II.

L'année 2018 nous retrouvera, pour l'Oplatek, autour de Monseigneur Mieczysław Mokrzycki, archevêque de Lviv, second secrétaire particulier de Jean-Paul II, qui a accepté de revenir nous parler à nouveau de notre saint pape qu'il a suivi pas à pas durant de longues années. Il présidera l'eucharistie du vendredi 26 janvier 2018 à l'église polonaise Notre-Dame de l'Assomption.

Au printemps nous accueillerons un évêque de Biélorussie, ancien boursier de la Fondation qui nous livrera un témoignage sur ses études à l'Institut Catholique de Lublin.

Nous vous invitons tous à venir nombreux partager ensemble ces deux grands événements de notre année à venir.

Je terminerai ce petit mot en n'oubliant pas de remercier tous les membres du conseil d'administration qui ont contribué à faire vivre notre fondation, en particulier au travers de notre Oplatek, de notre voyage en Pologne, de notre bulletin et de nos lettres de liaison.

Le conseil d'administration se joint à moi pour vous souhaiter de joyeuses fêtes de Noël et vous présenter nos meilleurs vœux pour l'année 2018.

Daniel Brzakowski

## **Tout entier au service de la mission Jean-Paul II pape médiatique**

Jean-Paul II était médiatique. Sa personnalité intéressait, séduisait, fascinait. Certains en oubliaient sa fonction. L'on disait ou l'on écrivait plus volontiers « Jean-Paul II » que « le pape ». Néanmoins, dès les premiers instants où, grâce à la télévision, l'on a pu l'entendre et le voir, c'est le contraire qui a pu frapper. Tout en lui – sa personnalité, ses dons, son histoire – était mis au service de la mission que Dieu lui avait confiée. Cela découlait d'une attitude spirituelle que chacun avait pu deviner, même s'il ne connaissait le pape que de loin.

Cette attitude fut de se remettre entre les mains de Dieu pour accomplir sa tâche de successeur de Pierre. Loin d'effacer les traits de son caractère ou de son tempérament, cet abandon à Dieu par l'intercession de Marie les met au contraire en pleine lumière.

Doté d'un grand charisme, cet homme de communication, polyglotte de surcroît, va bousculer le Vatican, et se montrer infatigable malgré l'attentat du 13 mai 1981 sur la place Saint-Pierre et ses ennuis de santé.

Son rôle médiatique, Jean-Paul II l'a joué à la mesure de son talent d'acteur. *« Autour du principe de respect de la personne, dira Blandine Chélini-Pont, son discours a été intelligemment opportuniste, adapté selon les continents. Proposition d'un modèle de contreculture face au libéralisme en Occident. Critique de l'oppression et de l'absence de liberté en Asie. Dénonciation du colonialisme économique et de la corruption en Amérique du Sud et en Afrique. Mais attention, derrière, il y a une machine : 2500 évêques qui agissent comme des préfets de région, une diplomatie très formée, très discrète et présente dans tous les pays du monde, musulmans compris »*

\*\*\*\*\*

***Trois hommes, entre autres, ont travaillé dans l'ombre, à ses côtés,  
avec une fidélité et un dévouement sans faille***

### **Le cardinal Georges Cottier, celui qui a relu tous ses textes sans exception**

Mgr Cottier avait 67ans lorsqu'un appel téléphonique bouleversât sa vie religieuse. *«C'était le nonce apostolique»*. Il lui a dit: *«Le pape vous a nommé.»* Le père Cottier partit donc le rejoindre à Rome l'été 1990 avec son confrère dominicain Charles Morerod. *«Nous avons loué une camionnette pour transporter tous mes bouquins jusqu'à Rome»*, se rappelait Mgr Cottier. Mais il ignorait pourquoi le pape l'avait appelé.



Il l'expliquât plus tard : *«Mon travail consistait à revoir du point de vue théologique tous les discours que prononçait Jean-Paul II. Selon les thèmes abordés, ils étaient rédigés par des collaborateurs différents. S'il s'agissait d'œcuménisme, le pape s'adressait par exemple au Conseil pour l'unité des chrétiens. Il fallait également faire attention à ne pas faire dire au pape des choses qu'il ne devait pas dire: il ne devait pas intervenir d'autorité sur des questions encore discutées.»*

Mgr Georges Cottier, proche de Jean-Paul II, était, on l'a compris, un homme de l'ombre : sa place originale dans la théologie contemporaine n'était pas celle de l'architecte génial qui construit une cathédrale mais plutôt celle du veilleur à la lampe allumée dont la postérité découvre la prodigieuse lucidité. Cet homme d'étude, ce philosophe proche de Mgr Charles Journet et de Jacques Maritain : un intellectuel qui s'était battu toute sa vie durant contre les fondamentalismes et qui n'avait eu de cesse de critiquer les dérives du nazisme, du marxisme et du communisme.

Ce n'était pas un hasard si Jean-Paul II, le pape qui avait contribué à faire tomber le Mur de Berlin, avait fait appel à cet universitaire suisse pour devenir l'un de ses proches collaborateurs.

Le père Georges Cottier avait suivi le concile Vatican II comme expert d'un grand évêque français, Mgr de Provençères, puis comme expert du cardinal Journet. Il avait donc vécu aux premières loges ce qui fut l'événement majeur de la vie de l'Eglise au XXe siècle, et cela rendait plus intéressant encore son jugement sur la grande crise qui suivit le concile

Le bras de fer entre le christianisme et le marxisme fut un des axes majeurs du siècle passé, et le



père Cottier se trouva très souvent aux premières lignes dans ce combat difficile. Face à la tentation marxiste, au sein du catholicisme et du monde intellectuel en particulier, étant un des mieux formés, le père Cottier fut un des acteurs importants de la résistance catholique. Dans les années 80 et 90, on le retrouve dans un château de Ljubljana, dans un hôtel truffé de micros à Budapest, dans les bâtiments staliniens de Moscou. Il participait à des colloques de très haut niveau où délégués du Vatican et représentants du communisme soviétique essayaient de dialoguer, sous l'œil du KGB.

Par la suite on le retrouve aussi à de nombreuses reprises en Amérique latine, pour participer aux débats suscités par la théologie de la libération.

Mais le père Cottier ne serait pas ce qu'il est devenu s'il n'avait rencontré et suivi des personnes qui ont joué un rôle décisif dans sa vie. En tout premier lieu l'abbé Journet, un autre Genevois, Jacques Maritain, le père de Menasce, Jacques Loew, des cardinaux comme Mgr Lustiger, Mgr Etchegaray, Mgr Ratzinger, et bien sûr Jean-Paul II.

Décédé le 31 mars 2016, au Vatican où il résidait, ce théologien émérite de la Maison Pontificale aimait décrire Jean-Paul II comme « *un homme de prière* », « *un homme totalement à vous* » et en même temps « *en union à Dieu* », « *un homme guidé par l'Esprit Saint* ».

Très ouvert aux problématiques d'une époque de mutations complexes pour l'Eglise depuis le Concile, il témoignait souvent devant les journalistes de la continuité entre les papes dans la volonté de renouveau de l'Eglise, de Jean XXIII à François, en dépit de différences de tempéraments.

*«Ce qui m'a beaucoup frappé chez Jean-Paul II, c'est sa responsabilité dans la chute du Mur de Berlin. Il a très vite soutenu Solidarnosc – le syndicat polonais de Lech Walesa, qui a joué un rôle déterminant dans l'opposition au communisme. Pourtant, il a reçu Gorbatchev en 1989. Je ne dirais pas que leurs échanges étaient sympathiques, mais ils s'entendaient. Un de ses plus grands désirs, jamais réalisé, était de se rendre en Russie pour rencontrer les orthodoxes.»*

*Qu'a-t-il appris du premier pape polonais de l'histoire? «Le courage et l'amour de la vie. Le courage d'affronter le bloc de l'Est ou la mafia, mais aussi le courage dans la souffrance. Jean-Paul II a très vite été touché par la maladie, surtout depuis l'attentat de 1981. Mais il a compris qu'il pouvait utiliser sa souffrance pour témoigner de son amour. C'est pourquoi il n'a pas démissionné.»*

\*\*\*\*\*

### **Joaquim Navarro-Valls celui qui avait la responsabilité de la salle de presse au Vatican**

Joaquín Navarro-Valls, médecin, journaliste mais surtout l'inoubliable porte-parole de Jean-Paul II, puis de Benoît XVI, en tant que directeur de la Salle de presse du Saint-Siège, de 1984 à 2006,

s'est éteint discrètement le 5 juillet dernier à Rome, à l'âge de 80 ans, après une longue maladie. Espagnol, né le 16 novembre 1936, il avait été le premier laïc et le premier non-italien à occuper un tel poste.



Une pirouette, un trait d'humour, l'œil brillant, un éclat de rire, une poignée de main franche. Maître de la communication au service de l'Eglise, il laisse le souvenir de son enthousiasme et d'une allégresse profonde, comme le rappelle celui qui occupe aujourd'hui ce même poste au Vatican, Greg Burke. Le souvenir d'un « aigle » qui

savait voler haut et voir clair, anticiper, éviter les pièges, apaiser, avancer droit.

Ce médecin journaliste était un laïc consacré, un « *numéraire* », de l'Opus Dei et il vécut dans les années soixante-dix, à Rome, auprès du fondateur, S. Josemaria Escriva de Balaguer. Son exigence professionnelle reflétait cette spiritualité de la vocation des laïcs engagés dans le monde et de la sanctification dans le travail.

Son rôle fut fondamental auprès des papes et auprès de la presse accréditée au Vatican : il a amélioré et modernisé les locaux et le style, ce bureau de presse qui canalise toutes les informations sur l'activité du pontife et les dicastères de la curie.

Une fois à la retraite, il a confié, lors d'un dîner de journalistes, à Rome, que sa position de laïc avait été particulièrement utile pour sa mission : il n'appartenait pas à la « hiérarchie » ecclésiastique, ce qui lui conférait la liberté dont ce rôle avait besoin. Un soir, lors d'un voyage de Benoît XVI, comme il lisait les discours des papes avant qu'ils ne les prononcent, il remarqua qu'un mot manquait. Il demanda à être reçu par le pape, le soir même. L'entourage pontifical lui demanda si c'était important. Il répondit que c'était au pape de juger si c'était important. Il fut reçu et il dit quelque chose comme : « Saint-Père, demain les journaux ne vont pas rapporter ce que vous avez dit. Ils vont parler du mot qu'on attendait et qui n'est pas prononcé. » Le mot a été inséré dans le discours du pape. Joaquin Navarro-Valls concluait : un laïc peut faire cela. Si, dans cette circonstance, on ne me laisse pas approcher le pape, je peux donner ma démission, parce que les conditions ne sont pas réunies pour que j'accomplisse la mission qui m'est confiée. Voilà, disait-il en substance, la liberté d'un laïc à ce poste.



Il partagea avec Jean-Paul II les moments les plus délicats de l'histoire, des moments historiques comme la chute du Mur de Berlin et le rapprochement avec Cuba, un des derniers remparts du communisme. Mais il affronta aussi avec lui des scandales comme, en 1998, l'assassinat du commandant de la Garde suisse pontificale, de sa femme et le suicide de la jeune recrue qui venait de les abattre. Sans oublier le drame de l'attentat au Pape place Saint-Pierre, un jour d'audience générale. Tant de moments délicats, mais entrecoupés de moments privilégiés, complices comme les chants et les repas champêtres lors des excursions en montagne dont Jean-Paul II était si friand ou ces longs moments de prière si profonds. Des moments les plus enthousiasmants comme les premières JMJ, aux plus historiques comme les visites au Vatican du

président de l'URSS Mikhaïl Gorbatchev, et de Fidel Castro, le 19 novembre 1996 : la salle de presse du Saint-Siège n'a peut-être jamais concentré autant de media du monde entier. Il a été de tous les voyages officiels. Il partagea aussi les moments les plus douloureux de la maladie – l'œil du médecin savait – et de la mort de son ami le pape polonais, qui fut la nouvelle la plus difficile à vivre, et à annoncer, la gorge nouée, le 2 avril 2005, lorsqu'il dut la confirmer officiellement.

« *Jean-Paul II ne me manque pas, puisque je peux le prier tous les jours* »

Devenu correspondant à Rome, pour l'Italie et le Vatican et les pays de l'Est Méditerranéen, du quotidien de Madrid ABC, c'est lors d'un dîner à la table du pape qu'il fut appelé par Jean-Paul II à la direction de la Salle de presse du Saint-Siège. Il fut surpris et il a dit « oui ». A partir de cette date il est devenu la personne la plus digne de confiance du pape, son porte-parole officiel, mais également son compagnon de route « son conseiller, son politique, son ambassadeur » comme il le révélera au détour de ses nombreuses interviews.

« Joaquin Navarro Valls, maître de la communication au service de l'Eglise », a titré Radio Vatican, au lendemain de son décès, en rapportant les paroles d'hommage du père Federico Lombardi. « J'ai connu personnellement Navarro-Valls quand je suis arrivé au Vatican comme directeur des programmes de Radio Vatican, en 1991 », et garde le souvenir d'un homme « agréable, amical et cordial ». Tout le monde le connaissait comme étant « Le porte-parole brillant et compétent du Pape », dénomination qu'il juge « tout-à-fait appropriée ». Il était très proche de Jean-Paul II, avait une grande confiance en lui », confirme-t-il, et s'il est devenu « une des grandes figures de ce pontificat », il le devait bien entendu « à sa visibilité publique évidente », mais aussi à son rôle actif comme intervenant et conseiller » auprès du Pape. Le père Lombardi lui reconnaît également « un vrai génie » dans sa manière d'annoncer et de présenter les nouvelles, un exercice, dit-il, qu'il pratiquait « de façon brillante, attrayante et concise ».

Pour le cardinal Dziwisz, Joaquin Navarro-Valls « a été un homme de confiance et de foi, avec lequel le pape a partagé et discuté tant de questions importantes pour la vie de l'Eglise et du monde » : « Je ne doute pas que l'unissait à saint Jean-Paul II non seulement la collaboration professionnelle, mais aussi l'amitié. »

Lors de ses obsèques, Monseigneur Ocariz, a souligné dans son message qu'il n'était pas difficile d'imaginer Joaquin Navarro-Valls accueilli « par le Christ et la Vierge mais aussi saint Jean-Paul II, saint Josemaria, et tous ceux qui l'ont aimé sur cette terre ».

\*\*\*\*\*

### **Arturo Mari celui qui l'a suivi partout avec son appareil photo**

Il est le photographe le plus jaloué de la planète. Celui d'une star très particulière, le pape, dont il partage, dans ses appartements privés et chacun de ses voyages, l'intimité quotidienne. Il n'ignore aucune de ses habitudes, de ses mimiques, de ses expressions de piété, de bonheur, de fatigue. En complet strict et cravate noirs, Arturo Mari a le physique impassible de celui qui exerce, plus qu'un métier, une mission.

Pas à pas, il suit le pape, le mitraille, fixe sur la pellicule l'instant d'un homme et l'éternité d'un rôle. Derrière son viseur, un seul sujet : l'évêque de Rome, ce souverain absolu.

Arturo Mari prend sa retraite, après avoir été, pendant cinquante et un ans, le photographe officiel de six papes qui l'ont tous confirmé dans sa fonction. Il est né à l'ombre de la coupole de Saint-Pierre, à cent mètres de la basilique qui rythme la vie du *borgo*, ancien faubourg



de Rome aux ruelles étroites, débordantes de pèlerins et de touristes. Son grand-père Nicolas et son père Orlando étaient déjà des *"sanpietrini"*, ces petits fonctionnaires romains attachés au service du pape. Arturo se souvient que, à 6 ans, il développait avec dévotion ses photos, aidé de son père, dans la chambre noire.

Sa vie bascule à 16 ans alors que son père croise le directeur de l'*Osservatore Romano*. Intéressé par le goût du jeune homme pour la photo, il le convoque. *"J'y suis entré le vendredi 9 mars 1956 à 11 heures, et n'en suis jamais sorti."* Le nombre de clichés qu'il aura pris ? Cinq millions, lance-t-il au hasard, dans son laboratoire près de la porte Sainte-Anne, tapissé de centaines de planches-contacts, de tirages et d'écrans.

Dans ces collections se déroule l'histoire de plus d'un demi-siècle d'Eglise. Pie XII, ce pape perché sur sa *sedes gestatoria* ; le *"bon"* Jean XXIII photographié à la prison Regina Coeli et dans des hôpitaux romains. Le protocole s'assouplit, les portes s'ouvrent, le concile Vatican II débute. Icône du ciel, le pape descend sur terre : *"Les gens commencent à le voir, à le toucher, à le suivre"*, commente Arturo Mari. Il fait partie du premier voyage d'un pape à l'étranger, celui de Paul VI en Terre sainte. A Jérusalem, il immortalise l'accolade échangée avec le patriarche Athénagoras de Constantinople. De Paul VI, il loue la finesse, on dira qu'il est *"Hamlet"* au Vatican. Jean-Paul I<sup>er</sup> lui succède à l'été 1978 : un règne de trente-trois jours, bref comme l'éclair. C'est Arturo Mari qui crée la légende du *"pape au sourire"*. Non préparé à sa fonction, le pape *"blague"* avec son photographe. Le cliché de sa silhouette blanche déambulant, au soleil couchant, entre les allées de pins du Vatican fait le tour du monde.

Mais c'est avec Jean-Paul II (1978-2005) qu'il arrive au sommet de son art. Il ne manquera aucun de ses 104 voyages à l'étranger ni de ses 600 déplacements en Italie. Dès 6 h 15, à l'heure de la messe dans la chapelle du pape, jusqu'à parfois 20h voire 22h, le photographe est là, immortalisant les témoins privilégiés de ce premier acte de la journée. Il le suit dans les audiences, les déjeuners, les cérémonies, les promenades. Stakhanoviste de la photo, Arturo Mari ne s'accorde que cinq jours de congé par an, quand le pape fait ses exercices de Carême, et il ne se souvient que d'un jour de congé maladie.

La presse internationale reprend ses photos, devenues un immense album illustrant, vingt-six ans durant, la saga Jean-Paul II. Dont celles qui lui sont le plus chères : le jour de son intronisation, Jean-Paul II relève le cardinal Wyszinski, primat de Pologne, agenouillé devant lui. Lors de son premier voyage au Mexique, une petite fille lui offre une poupée de chiffon. Il le filme en Afrique portant dans ses bras une petite victime du sida. Le jour de l'attentat du 13 mai 1981, place Saint-Pierre, il appuie sur le déclencheur *"dans un moment d'inconscience totale"*. Pour la première fois, il hésite à vendre ses clichés et ne se décide à le faire que la nuit, au vu des photos floues dont une agence privée inonde le marché. Arturo Mari sera le seul photographe autorisé à voir le pape lors de ses hospitalisations à la clinique Gemelli.

Il se souvient d'Ayacucho au Pérou, quand Jean-Paul II traverse une forêt peuplée de guérilleros du Sentier lumineux. Le pape fait arrêter la voiture, se saisit d'un mégaphone et crie à qui veut l'entendre : *"Messieurs, je suis là. Je viens en homme de paix. Je parle au nom d'innocents, pères, mères, enfants que vous avez tués. Vous êtes des assassins. Rappelez-vous qu'un jour vous aurez des comptes à rendre à Dieu."* A Pusan, en Corée du Sud (1984), Jean-Paul II rétablit une visite, retirée par le protocole, à une île abritant des lépreux et là, se souvient Arturo Mari, *"je l'ai vu se mettre à caresser, à embrasser, à bénir, un à un, quelque 800 lépreux"*.

Avec un tel sujet, le photographe perd toute objectivité. Il est dans la légende, la confiance, l'amitié. Le pape fait partie de sa famille. Chaque jour, Jean-Paul II lui demande des nouvelles de sa femme, Corinna, une Equatorienne, de son fils Juan Carlos, qui sera ordonné prêtre par Benoît XVI. Arturo Mari est présent lors de l'historique rencontre avec Gorbatchev au lendemain de la chute du Mur. Voyeur malgré lui, il est témoin de l'amitié stupéfiante qui naît entre les deux hommes. Il égrène les souvenirs de Raïssa Gorbatchev, *"tremblante d'émotion"* devant le pape,

puis les appels de l'ex-numéro un soviétique, demandant à Jean-Paul II de prier pour sa femme en train de mourir.

Le photographe du Vatican peut-il tout filmer ? *"J'ai parfois hésité, mais mon devoir est de transmettre et cela restera, pour moi, un honneur d'avoir transmis au monde, à travers mes photos, quelque chose de la mission du pape."* Arturo Mari s'est toujours senti libre, éprouvant seulement une répugnance à le photographier en train de prier : *"Mon travail s'arrêtait quand le pape se mettait en prière. Pas question pour moi de gêner sa rencontre avec Dieu."*, conservant le souvenir de la grande spiritualité de Jean-Paul II, toujours en prière.

« *Et ces yeux... Six heures avant qu'il ne décède, don Stanislaw Dziwisz m'appelle et me demande si je peux me rendre au plus vite dans les appartements de Sa Sainteté. Moi, sincèrement, je n'avais pas compris* ».



Arturo Mari, pris au dépourvu, répond à l'invitation du secrétaire particulier de Jean-Paul II. Arrivé chez lui, il se rend compte qu'il a « *les yeux brillants* ». Puis l'étreinte fraternelle. Les paroles, le peu de paroles dont est capable le photographe, n'ont tout à coup plus de sens.

En silence, les deux hommes sortent de l'ascenseur, tournent tout de suite à gauche, puis à droite, et remontent le long couloir. « *Au bout du couloir don Stanislaw me prend par la main et me conduit vers la chambre du pape* ». Il a maintenant compris et se raidit : « *J'ai eu un choc* ». Il ne voulait pas entrer. « *Non, non* ». Mais le secrétaire insiste :

« *Viens, il t'a cherché* ».

Dans la chambre, don Stanislaw dit alors : « *Saint-Père, Arturo est ici* ». A ce moment-là, Jean-Paul II lève les yeux, croise le regard de son photographe et lui caresse la main. « *Son visage n'était plus le même. Je me suis agenouillé, il m'a béni et il m'a remercié* », lui soufflant un « *Grazie, Arturo, grazie.* » « *J'ai alors compris qu'il partait pour son plus long voyage*".

Et retenant avec peine son émotion il ajoute : « *La seule personne à m'avoir dit merci dans ma vie, voyez-vous, a été un pape sur son lit de mort. Puis il a tourné le dos, comme s'il était prêt à une autre rencontre plus belle* ».

Christiane Méalin-Merklen  
sources Aleteia, La Croix et autres

## Soirée de l'Oplątek du Cercle de France des Amis de la Fondation Jean-Paul II à l'ambassade de Pologne à Paris

Traditionnellement tous les ans, le Cercle de France des Amis de la Fondation Jean-Paul II



organise en janvier, la soirée de l'Oplątek à l'ambassade de Pologne à Paris. Cette année nous nous sommes retrouvés le 28 janvier dans les très beaux salons de l'ambassade, afin de partager l'Oplątek et nos vœux de Nouvel-An, mais aussi afin de vivre un évènement culturel exceptionnel. Parmi de nombreux invités se trouvaient : le père Bogusław Brzyś, recteur de la Mission Catholique Polonaise de France, Monsieur l'ambassadeur Dariusz Wiśniewski, Monsieur Hubert Czerniuk, consul général, Monseigneur Stanisław Jeż, ancien recteur de la

MCP et président d'honneur du Cercle, le père Paweł Witkowski, curé de la paroisse polonaise de l'Assomption à Paris, la comtesse Hubert d'Ornano – depuis longue date généreuse bienfaitrice de la Fondation, ainsi que les membres du Conseil d'Administration du Cercle.

C'est l'ambassadeur qui a ouvert la soirée. Dans son discours d'accueil il a demandé de considérer l'héritage de Jean-Paul II comme une partie de l'histoire de Pologne et de l'histoire de l'Eglise. Il a également appelé les Polonais à ne pas estimer le Saint-Père uniquement comme un personnage historique, mais à garder dans les cœurs et les mémoires tout ce que Jean-Paul II prêchait en tant que théologien, philosophe, mais aussi en tant que Polonais, notre compatriote. Ensuite Daniel Brzakowski, président du Cercle a remercié le Bureau, le Conseil d'Administration ainsi que les personnes engagées dans la préparation du bulletin, pour tout leur investissement au sein de la Fondation. Il a brièvement résumé l'année passée, riche en évènements:

- 1) en avril – retraite au Sacré-Cœur pour les membres de la Fondation ;
- 2) le 3 mai à l'ambassade de Pologne à Paris – décoration d'Henri Rogowski de la Croix de Commandeur de l'Ordre du Mérite de la République de Pologne, pour l'ensemble de ses activités socioculturelles et le développement de l'amitié franco-polonaise ;
- 3) en octobre – pèlerinage en Italie sur les traces de Jean-Paul II et commémoration du 35<sup>ème</sup> anniversaire de la Fondation Jean-Paul II à Rome, avec une audience privée chez le pape François.

A la fin de son discours le président Daniel Brzakowski a présenté les actions qui seront menées par notre Cercle en 2017 :

- 1) en avril – weekend à Tours sur les traces de Jean-Paul II et visite du château de Montrésor ;
- 2) messe d'anniversaire de la mort de Jean-Paul II ;
- 3) le 4 mai – journée dédiée à Jean-Paul II ;
- 4) en mai – Assemblée Générale et renouvellement du Conseil d'Administration du Cercle ;
- 5) le 4 juillet – 40<sup>ème</sup> anniversaire de la visite du cardinal Wojtyła à l'église polonaise Notre-Dame de l'Assomption à Paris ;
- 6) du 9 au 17 septembre – voyage sur les traces de Jean-Paul II à Berlin, Wrocław, Jelenia Góra et Prague ;
- 7) le 21 octobre – soirée d'anniversaire de l'élection du cardinal Wojtyła comme pape Jean-Paul II.

Le 28 janvier dans la cathédrale de Wawel, a eu lieu la cérémonie d'installation solennelle du nouvel archevêque de Cracovie Marek Jędraszewski. Le père Krzysztof Wieliczko, administrateur



de la Fondation a assisté à cette cérémonie et n'a pas pu être présent à notre soirée de l'*Oplatek*. Néanmoins il a chargé Henri Rogowski, membre du Conseil d'Administration de la Fondation à Rome, de transmettre ses vœux à tous les membres du Cercle de France de la Fondation Jean-Paul II. Il écrivait entre autres :

*« Gloire à Dieu au plus haut des cieux et paix aux hommes qu'il aime » - ce sont les paroles de Jean-Paul II qui a salué les peuples du monde entier dans son homélie du 25 décembre 1998. Que ces paroles de saint Jean-Paul II nous introduisent dans le climat de « l'Oplatek » d'aujourd'hui ! (...) Que le partage de « l'Oplatek » et des vœux soit un temps de fraternité, de joie et de paix dans vos cœurs et dans vos familles ! (...) Je voudrais tous vous remercier pour votre générosité et votre engagement pour notre Fondation. Remercions Dieu pour l'année écoulée, Année de la Miséricorde, et pour le don de 35 ans de notre Fondation. (...) Le pape François pendant l'audience privée qu'il nous a accordée, nous a encouragés à continuer les initiatives inspirées par saint Jean-Paul II, visant à soutenir les jeunes.*

*Chers membres de la Fondation Jean-Paul II. Que Jésus-Christ vous accompagne ainsi que vos familles et vos proches, sur le chemin de la Rédemption et qu'il vous donne la joie dans la foi et le courage d'être le sel de la terre et la lumière du monde ! Que Dieu vous bénisse ! »*

Dans la seconde partie de la soirée, Ewa Norska a présenté le programme artistique de la soirée dans lequel se sont présentés : les pianistes Piotr Dąbrowski et Valérie Kucharenko, la violoniste Elżbieta Stolarz-Lucas ainsi que le jeune et talentueux baryton Mateusz Walendzik. A la fin du programme, la chorale « Gaude Mater Polonia », sous la direction d'Ewa Lenartowicz, nous a introduits dans la magie des cantiques de Noël polonais, les « *kolędy* ». Certains de ces cantiques ont été chantés ensemble avec le public, très enthousiaste. Après ce beau programme artistique, tous les convives ont partagé l'*Oplatek* », béni préalablement par le père Bogusław Brzyś, Ensuite tout le monde a pu déguster de succulentes spécialités polonaises, accompagnées d'un verre de l'amitié. La soirée a continué avec des cordiaux échanges et conversations.

*Elisabeth et Czesław Noster*

*L'**Oplatek** est une tradition catholique est-européenne, célébrée dans les familles polonaises, slovaques, lituaniennes et italiennes lors de la veillée de Noël. Confectionné à partir de pain azyne, à base de farine blanche et d'eau, l'Oplatek n'est pas consacré, il est juste béni par le prêtre de la paroisse qui le délivre.*

*Les membres d'une famille et les amis se le partagent et se l'échangent avant de le repas de Noël, tout en se formulant leurs vœux. Ce cérémonial entre deux personnes est symbole de pardon, d'amour, d'amitié et de paix. Il rappelle aux participants l'importance des fêtes de Noël, de Dieu et de la famille. Cette tradition ne s'est pas beaucoup répandue dans d'autres pays malgré sa simplicité et sa forte symbolique, son sens profond et sa facilité de mise en œuvre.*

*Cette tradition, peu répandue dans d'autres pays, remonte aux balbutiements du Christianisme ancien et de la Communion. Les fidèles apportaient à l'église les pains pour les porter ensuite à de la famille, des amis qui n'avaient pu venir à la célébration. L'Oplatek, tel que nous le connaissons de nos jours, est né au Moyen Âge. Il était fait dans des monastères. Cette tradition n'a finalement pris son réel essor, en tant que coutume polonaise, qu'au XVII<sup>ème</sup> siècle au sein la Szlachta (noblesse polonaise) pour s'étendre par la suite dans la République des Deux Nations (Pologne/Lituanie) et aux pays voisins. Elle bénéficia au XIX<sup>ème</sup> siècle d'une aura patriotique, assimilée quelque peu au vœu d'indépendance du peuple polonais. C'est d'ailleurs depuis cette époque là que la tradition d'Oplatek prit une forte connotation religieuse.*

*Ce partage d'Oplatek, chargé d'émotion, de bienveillance et de compréhension, permet à tous de partager le repas de Noël et vivre cette fête dans la paix et l'harmonie. C'est un moment solennel.*

## Nuit d'adoration à Montmartre des 21 et 22 Avril 2017.

Sortis du hurvari des occupations habituelles et du brouhaha de la foule du métro, voici que l'on monte vers la colline de Montmartre, petite marche qui éloigne progressivement de la ville frémissante, calme le bruit, fait même rêver du chez soi des habitants de ces maisons aux glycines fleuries et, oh bonheur, le petit carré de vigne, impeccablement tenu, est toujours là : la terre n'est pas très bonne à cet endroit qu'il n'y ait que de la vigne à faire pousser ! Grâce à ce pittoresque, la paix intérieure renaît mais pour l'âme qui voit de l'intérieur, le Mont des Martyrs est beaucoup plus que cela en témoigne encore l'église romane que l'on aperçoit seulement de l'extérieur et la grande basilique de belles pierres blanches, salies par endroit des coulures noirâtres que le temps immanquablement laisse aux saillies des baies et des acrotères.

L'invitation de se rendre à la porte saint Ephrem oblige à tourner derrière le chœur et passer devant le carmel, fermé de hauts murs. Les grands bâtiments au flanc de la basilique, bien que de construction très soignée, sont dénués de charme particulier et ils ont été disposés intelligemment de manière à ne pas déséquilibrer la façade de l'édifice principal.

L'intérieur, dans lequel s'est donné rendez-vous le groupe de la Fondation Jean-Paul II, est soigné et il apparaît avoir été récemment modernisé avec goût pour le simple et le pur. Après le repas dans le réfectoire en rez-de-jardin, servi par un personnel charmant et des bénédictines absolument radieuses en habit impeccablement blanc (et voile noir), le groupe est invité à se rendre dans une salle, attenante à l'entrée, sise au premier étage afin d'être préparé à la nuit d'adoration par une moniale bénédictine.

Le délice de son discours est pratiquement impossible à restituer fidèlement tant la douceur et la simplicité de sa personne sont premiers tandis que le discours, bien qu'éloquent, est second et ne peut qu'être éteint par le résumé qu'il faut pourtant faire pour le lecteur. Le résumé tient en quatre phases : d'abord s'agenouiller pour bien marquer que le Maître est là, toujours prêt, et que nous sommes heureux de le rencontrer adoptant l'attitude qui convient à notre rang par rapport à Lui. Puis, sans avoir à éprouver une souffrance quelconque, adopter l'attitude la plus propice au calme et au respect. Dès lors, ne rien dire intérieurement : dans le profond silence c'est Lui qui agit dans nos pensées et remet en bonne ordre l'intérieur de nous-mêmes. Dans la continuité de ce regard que Jésus, dans l'amour personnel nous porte, on peut lui confier tout le contenu de notre « sac » d'interrogations, de souffrances, de frustrations, d'incompréhensions, d'exaspérations, etc. Mais, précision donnée avec insistance par la moniale, ce qui est confié ne doit pas être repris : on le laisse à Jésus qui, finalement, nous en libèrera. La nuit d'adoration peut servir à cela !

Après cette instruction, la messe a été célébrée dans la basilique avec grande cérémonie à cause du jubilé que Monseigneur Gilson fêtait pour le 60ème anniversaire de son sacerdoce. Les religieuses ont chanté magnifiquement avec des voix assurées et travaillées pour orner la liturgique. Monseigneur Gilson lui-même a fait son homélie en action de grâce pour le prêtre qu'il a été et sa joie d'avoir reçu la grâce d'être fidèle. Homme de conviction forte, il regarde maintenant l'ensemble de son existence et mesure la plénitude spirituelle qu'il a dorénavant atteinte.

Après cette messe, la basilique a été fermée à 22h30, laissant seulement les adorateurs en présence du Saint-Sacrement, disposé dans le rutilant ostensor d'argent placé au dessus du Chœur dans une niche. L'ostensor en lui même n'est rien. Porté par deux anges surmontés de la monstrance qui contient la sainte hostie, il peut paraître à certains d'un goût artistique de la fin du XIXème qui pêche par un excès de complications. L'adoration elle-même fut profondément touchante, plusieurs jeunes venus en groupe d'une école du Vésinet, se relayèrent au moins jusqu'à une heure du matin (le rédacteur n'étant pas resté au-delà, il ne sait ce qui s'est passé après).



Samedi matin, les membres de la Fondation ont été invités à se rassembler dans la salle saint Augustin, fort bien installée comme toute chose à Montmartre. De grands encadrements dans le hall de cette salle et dans la salle elle-même sont disposés pour présenter le travail absolument remarquable d'un architecte qui a peint à la gouache la basilique de l'Éléana (celle, bâtie par sainte Hélène sur le petit édicule construit sur le tombeau du Christ. L'Éléana a précédé le saint Sépulcre construit pas les croisés). La ressemblance du chœur tel que reproduit par l'architecte, avec celui de la basilique de Torcello est tout à fait frappante mais ne nous égarons pas !

Dans la salle saint Augustin, le père Bogdan Brzys, recteur de la mission catholique polonaise, invité par la Fondation Jean-Paul II a alors pris la parole pour une méditation remarquable sur la parabole du Bon Samaritain.

Voici qu'un légiste, homme chargé d'interpréter et d'approfondir la loi, se lève parmi la foule qui entoure en cet instant Jésus et lui pose la grande question : « Maître, que dois-je faire pour avoir en partage la Vie Éternelle ? » en d'autres termes : « Que dois-je faire de ma vie présente pour qu'elle ait un sens qui conduit à la Vie Éternelle ? ». L'intention de l'interrogateur n'est pas très droite car Luc qui écrit toujours avec grande précision, note bien que la question est posée « pour embarrasser » le Maître qui répond à ce légiste : « Dans la loi, qu'y a-t-il d'écrit ? Qu'y listu ? ». Et en légiste accompli, celui-ci répond avec emphase que la loi prescrit d'aimer « le Seigneur ton Dieu » et, en bon légiste, il n'oublie pas d'ajouter, mais plus modestement, que la loi prescrit aussi d'aimer « ton prochain comme toi même ».

« Tu as répondu juste » lui dit Jésus qui ajoute : fais cela et tout ira bien ! Alors, pourquoi cette question, si tout est si clair dans la loi ? Et là le légiste aborde le fond véritable de l'interrogation qui doit embarrasser le Maître : « Et qui est mon prochain ? », cela la loi ne le dit pas aussi clairement. Alors Jésus, en excellent pédagogue, va lui expliquer le « qui est mon prochain » d'une manière allégorique et finalement renversante (au sens propre du terme).

Le chemin qui va de Jérusalem à Jéricho descend et de nos jours la route encore passe par un étroit défilé où l'on peut se sentir mal à l'aise. C'est probablement en cet endroit que les bandits de la parabole attaquèrent, dépouillèrent et rouèrent de coups l'homme qu'ils abandonnèrent à demi-mort.

On ne sait rien de l'homme victime des bandits, le texte seulement mentionne « un homme » (*anthropos* en grec). Ce singulier, semble-t-il, est employé par Jésus et rapporté fidèlement par Luc pour atteindre l'universel, donc loin de raconter une histoire particulière : un homme, quel qu'il soit, un humain au hasard. Donc la narration n'est pas une anecdote mais figure une personne de l'entière humanité.

Par le même chemin « par hasard » précise le texte, survinrent un prêtre puis un lévite et tous deux se comportèrent exactement de la même façon : le voyant, prirent l'autre côté de la route et passèrent ! Bien au delà du clin d'œil malicieux désignant le prêtre et le lévite que certains ont cru entrevoir, il semblerait plus fondamental de retourner au temps où Jésus parlait. Pour le prêtre (au service du Temple de Jérusalem) et pour le lévite, la catégorie à laquelle ils appartiennent est précisément définie dans la société de l'époque. Ainsi le secours qu'ils devraient apporter ne concerne que les membres de cette catégorie. En d'autres termes, en dehors de leur catégorie ils ne doivent rien à autrui : voilà leur définition de « qui est mon prochain ».

Le Samaritain, est un croyant encore judaïsant, mais impur car ayant mêlé à la foi au Dieu d'Israël, des relents de religion perse, chaldéenne, zoroastrienne. Pour le prêtre comme pour le

lévite, le Samaritain est « un drôle de type ». Or c'est celui là qui est touché de compassion (*cum* avec et *patere* souffrir, exact équivalent du mot aux racines grecques de *sympathie*). Le texte grec est plus puissant encore car il veut signifier « ébranlé par une violente commotion intérieure », une sorte de coup de poing à l'estomac. Et sans se préoccuper d'autres données de catégorie sociale, c'est sur ce ressenti violent que le Samaritain s'engage vis-à-vis de cet *anthropos*, cet homme quelconque. Son engagement est égal à celui qu'il aurait aimé qu'on eut à son égard s'il était tombé dans le même état de déréliction et il désire accompagner l'abandonné jusqu'à ce qu'il soit rétabli, guéri, remis à flot.

Et voici la conclusion, surprenante et renversante. Jésus demande au légiste malin : « Lequel des trois, à ton avis, s'est montré le prochain de l'homme tombé aux mains des brigands ? ». Et le légiste qui voulait savoir comment, lui, Jésus définissait le prochain, est « retourné » pour s'interroger lui-même : « qui se montre le prochain » de celui, dans l'épreuve, que le hasard a mis sur la route. Il est à noter que le légiste est de bonne foi lorsqu'il répond : « Celui-là qui a pratiqué la miséricorde à son égard ». Ce légiste malin est maintenant transformé par ce dialogue avec Jésus et l'on imagine combien de fausses certitudes solidement établies dans son esprit, viennent d'être vaincues par un dialogue qui est beaucoup plus qu'une conversation, un échange, une controverse ou un débat !

Après cette conférence, le déjeuner a été servi dans une salle à manger attenante au réfectoire car il y avait tant de groupes (les jeunes de l'École du Vésinet, et aussi un groupe du renouveau charismatique) qu'il ne restait d'autre place que celle-ci. Mais la sœur dit : « Pour la Fondation Jean-Paul II, j'ai pensé que ce serait mieux, davantage de calme... ». Toujours la même délicate attention. Bien installés et avant que ne commence le service, cette sœur a chanté un *benedictus* de manière très simple. Même service que la veille par un personnel jeune et actif, la sœur y prenant sa part sans précipitation mais sans perdre une minute ni même une seconde.

Montmartre, les sœurs bénédictines, l'atmosphère de délicatesse et de joie spirituelle, sont autant des grandes bontés dont le Seigneur prodigue largement mais par des personnes qui vivent la sainteté au quotidien : cela on l'a vu en ce parcours bref auquel la Fondation Jean Paul II avait invité ses membres.

*Bernard Yon*

## Fête de la divine miséricorde à Saint Sulpice

Chaque année l'association de la Miséricorde divine organise un week-end à saint Sulpice en l'honneur de la fête de la Divine Miséricorde instituée par le pape saint Jean-Paul II lors de la canonisation de sœur Faustine.

Ces deux jours furent pour tous des moments de grâce et de joie !!! Vénération des reliques, confessions, messes, adorations, enseignements, tout un programme pour nous aider à approfondir davantage la Miséricorde Divine et surtout en bénéficier à travers les sacrements de la Réconciliation et de l'Eucharistie.

Le premier jour l'abbé Pierre-Hervé Grosjean présida la messe et parla lors de son homélie sur « contempler et accueillir la Miséricorde ». Suivit son enseignement durant lequel il nous développa le thème « un chrétien ne peut pas se taire »



Le lendemain Monseigneur Thierry Scherrer, évêque de Laval, présidait la messe solennelle et commenta le don de la miséricorde dans nos vies. Puis le père Daniel-Ange qui nous entretint sur « la miséricorde aujourd'hui ». De précieux enseignements à méditer et à mettre en pratique. Les petits chanteurs à la Croix-de-Bois, venus d'Autun, animèrent ces messes de leurs voix magnifiques,



Un temps d'adoration devant le Saint-Sacrement suivit chaque célébration, tant silencieuse que dirigée par quelques phrases orientant notre prière, pour se terminer par une émouvante procession du Saint-Sacrement dans l'église, suivie par de nombreux fidèles. C'était très émouvant de voir passer devant soi, à même pas un mètre, l'hostie dans sa monstrance et de regarder le peuple de Dieu suivre son Dieu dans sa magnifique diversité.

Durant ces deux jours les reliques de saint Jean-Paul II, de sainte Faustine et du bienheureux Michel Sopocko furent présentées à notre vénération. Dans un silence emprunt d'une palpable émotion, une foule ininterrompue de fidèles de tous milieux sociaux vint se recueillir.

A 15 heures, heure de la miséricorde divine, l'heure où l'on peut tout demander, le chapelet de la miséricorde était récité. Durant ces deux jours de nombreux prêtres étaient présents pour recevoir les confessions. Une longue file d'attente n'arrêtait pas, donnant à ces prêtres la joie d'être venus confesser.

*Didier Herondelle*

## **Assemblée Générale Extraordinaire du Cercle de France des Amis de la Fondation Jean-Paul II**

Le 5 mai 2017 dans les locaux de la paroisse Sainte Geneviève 18, rue Claude Lorrain Paris 16ème, s'est tenue l'Assemblée Générale de notre Cercle.

La réunion a été ouverte par le président, Daniel Brzakowski. Il a remercié l'équipe du conseil d'administration qui, par un travail régulier, permet la vie de notre association. Puis il a présenté le rapport d'activité de l'année passée :

En janvier cette année encore, le temps fort de notre association a été le traditionnel Oplatek dans les magnifiques salons de l'Ambassade de Pologne, en présence du nouvel ambassadeur son Excellence Monsieur Dariusz Wiśniewski. Cette soirée nous permit de nous retrouver pour un concert puis autour d'un buffet toujours très apprécié.

Les 21 et 22 Avril, une halte spirituelle de 24 heures au Sacré-Cœur de Montmartre a été animée par le père Bogusław Brzys, recteur de la mission catholique polonaise, qui a pris la parole pour une méditation remarquable au sujet de la parabole du Bon Samaritain. Nous avons assisté aux messes, aux vêpres et à l'adoration eucharistique.

Nous réaliserons un voyage en octobre 2017, sur les traces de Jean-Paul II en Basse-Silésie avec une étape à Berlin à l'aller et Prague au retour.

Ensuite, Christiane TOMKIEWICZ, secrétaire, prit la parole. Elle a remercié l'équipe du secrétariat pour son travail tant sur le bulletin que sur les lettres de liaison ; Claude DUBUC et Monique VALOIS pour leur travail de réalisation « artisanale » de nos cartes de Noël. Elle a rappelé l'importance de la mise à jour du site internet qui se fait en liaison avec le webmaster. Puis Liliane BRZAKOWSKI, trésorière, a présenté avec précision le rapport financier.

Enfin on procéda à l'élection du nouveau conseil d'administration élu pour trois ans.

La séance fut levée, après avoir donné quitus au président. Puis chacun se dirigea dans une salle où était dressé un magnifique et délicieux buffet polonais. Durant l'après-midi on put visionner le film de Claude Skrzypek sur le voyage du 35<sup>ème</sup> anniversaire de la Fondation à Rome.

*Christiane Tomkiewicz*

## Berlin – Wrocław – Prague

Cette année avec notre groupe des amis de la Fondation Jean-Paul II, nous avons découvert une région que beaucoup d'entre nous ne connaissaient pas : la Basse Silésie et sa capitale Wrocław, avec pour escale à l'aller : Berlin et au retour : Prague.



*Il nous a suivis partout !!...*

## BERLIN

Berlin, mégalopole très étendue aux larges avenues, a été fondée au XIII<sup>ème</sup> siècle et a traversé durant ses presque huit cents ans d'histoire, tout ce que l'Europe a pu vivre. Capitale du royaume de Prusse, elle est devenue sous le règne de Frédéric II un important foyer des lumières. En 1871, capitale de l'Empire allemand elle connût jusqu'en 1914 les fastes de l'époque impériale et le développement important d'industries. La première guerre mondiale sera le début d'un grand bouleversement, suivi par l'avènement des « années folles ». La ville bouillonne d'activité : c'est l'époque de l'abondance et du superflu jusqu'à la crise économique qui provoqua radicalisme et violence. Avec les nationaux-socialistes, Berlin devint le lieu de mise en scène des nazis. Leur tentative de vouloir créer une puissance mondiale se termina par la capitulation et la fin de la seconde guerre mondiale.



La décision des vainqueurs de partager l'Allemagne en quatre zones d'occupation et de faire de Berlin une ville avec quatre secteurs porte en elle le germe des conflits de la guerre froide. La séparation du pays en deux états fait de Berlin une île au milieu de la zone d'occupation soviétique. Berlin devint un symbole de liberté. L'évolution différente de Berlin-Ouest et Berlin-Est est scellée. La grève des ouvriers est-allemands entraîna un soulèvement réprimé brutalement par des chars soviétiques. Toujours plus de citoyens est-

allemands essayaient de s'enfuir. Leur gouvernement pour enrayer cette hémorragie construisit un mur séparant définitivement Berlin en deux. Les problèmes grandissants de la RDA conduisirent à l'échec du système socialiste. En 1989 la réunification longtemps espérée est enfin réalisée des deux états allemands. Berlin est une fois encore au centre des événements. La nouvelle unité allemande fut proclamée le 3 octobre 1990. La nouvelle capitale ne faisait aucun doute : ce devait être Berlin.

Ce fil rouge historique nous guida durant nos deux jours de visite de la ville. Grâce à lui nous avons pu passer d'une période à une autre sans trop de difficulté et, fortement aidés par les brillantes explications de notre guide, découvrir cette ville et ses nombreux monuments.

Que ce soit l'île aux musées (cinq en tout) qui repose sur une idée du roi Frédéric-Guillaume IV de transformer toute l'île de la Spree en un sanctuaire de l'art et des sciences ; la cathédrale protestante de Berlin, église de la famille royale des Hohenzollern, imposante avec ses tours, coupes et clochetons ou la belle place des Gendarmes, aménagée sur le modèle de la Piazza del Popolo à Rome, entourée par la Konzerthaus et deux belles églises calvinistes ou encore l'incontournable place de Brandebourg, monument mythique et symbole d'une ville séparée mais également d'une unité retrouvée, nous avons, à la suite de notre guide appréhendé cette immense mégalopole. Ses larges avenues et sa circulation fluide nous ont permis d'aller d'un lieu à un autre, de nous arrêter sans gêner, descendre pour découvrir ou visiter un monument, un lieu, un musée.... en bref « sentir » cette ville.



On ne peut pas visiter Berlin sans rencontrer à divers endroits des parties du Mur, certaines laissées en l'état, là où étaient établis les centres du pouvoir de l'Allemagne nazie, à quelque pas de l'ancien quartier gouvernemental. Nous sommes entrés dans le musée de « la Topographie de la Terreur, dans le quartier général de la Gestapo avec ses prisons. A côté une autre police, le Service de Sécurité et dans l'hôtel voisin était installée la direction de SS. Tout cela donne « froid dans le dos » mais est intéressant à découvrir.

Berlin a une belle synagogue épargnée par les destructions de la Nuit de Cristal de 1938, grâce à l'intervention courageuse d'un commissaire de police qui sut arrêter les exactions. La communauté juive allemande y était très importante. C'est ainsi que l'on découvre l'emplacement du cimetière juif détruit par les nazis, tout comme le mémorial des juifs déportés, tristement emmenés à Auschwitz et à Theresienstadt.



Un peu plus loin le mémorial aux juifs assassinés d'Europe, à la place d'un ancien no man's land qui bordait autrefois le Mur, non loin de la porte Brandebourg, ne fit pas, à l'époque, l'unanimité. Ensemble monumental dédié aux victimes juives du génocide perpétré par les Nazis, il est impressionnant par sa sobriété et sa couleur uniformément grise. Labyrinthe de stèles, vastes blocs de béton de hauteur et taille différents, au sol volontairement inégal, c'est un lieu propice à une réflexion indispensable, produisant inquiétude et tristesse sur une superficie de 19 000 m<sup>2</sup>.

Le 10 mai 1933, le nazisme a déjà poussé à l'émigration de nombreux artistes et scientifiques. Le palais du Reichstag a été incendié par les nazis. Le camp de concentration de Dachau promet déjà cyniquement la liberté par le travail à tous ceux et toutes celles qui franchissent ses portes. Le ministre de la propagande, Joseph Goebbels a orchestré un autodafé pendant lequel les livres « maudits » d'auteurs marxistes, ou pacifistes, ou antimilitaristes ou simplement écrit par des Juifs passent de mains en mains pour être jeté aux flammes par les étudiants en liesse prononçant le



nom de l'auteur. 20 000 livres de Karl Marx, Bertolt Brecht, Sigmund Freud, Kurt Tucholsky et Stefan Zweig entre autres sont réduits en cendres. Une plaque de verre transparente en marque l'emplacement laissant découvrir l'univers aseptisé, blanc et sinistre d'étagères d'une bibliothèque entière vidée de ses livres. C'est la « Bibliothèque engloutie ».



Enfin nous avons terminé notre découverte de la ville par la visite du musée de Checkpoint Charlie. C'est le nom donné au point de passage le plus connu de Berlin. Il était le symbole de cette séparation absurde et du statut diplomatique particulièrement complexe de la ville. Jusqu'à la chute du Mur c'était le point de contrôle des Alliés entre l'est et l'ouest et devint le lieu de focalisation de la guerre froide avec l'affrontement de chars américains et soviétiques prêts à charger. C'était le seul endroit où pouvaient passer les Alliés et les étrangers, interdit aux citoyens allemands. Dans le musée on put découvrir les innombrables ingéniosités imaginées pour passer à l'ouest mais également un historique très précis et bien documenté de ces longues années de cauchemar jusqu'au 9 novembre 1989 où dans la nuit le Mur a été abattu.



Nous quittons Berlin après ces deux jours riches en découvertes passionnantes et émouvantes et une nuit « princière » dans le somptueux hôtel \*\*\*\* Maritim avec son petit déjeuner aux buffets époustouffants. Notre car nous conduit vers la Basse-Silésie, inconnue pour nombre d'entre nous.

*Christiane Méalin-Merklen*



*Devant le point de contrôle de Checkpoint Charlie, deux militaires en faction imperturbables... trois de nos hommes se sont mêlés à eux... Les reconnaissez-vous malgré leurs casquettes ? Chacun salue à sa manière... L'un d'eux semble nous dire « hello » Celui du milieu, le bras droit bloqué affiche un air passablement dépité... Vous comprendrez qu'à la vue leurs « uniformes », ils n'ont pas été recrutés... Quelle histoire !!! Enfin ils ont finalement été « relâchés » et ont pu repartir avec nous*

## **Jean-Paul II et la chute du Mur de Berlin**

**Comment, d'après-vous le Pape a-t-il été un artisan de la chute du Mur de Berlin ? A-t-il eu un rôle politique dans cet événement historique ? Quelles étaient ses relations avec le président Gorbatchev ?**

*J'aimerais évoquer la visite officielle, très contestée à l'époque, au cours de laquelle Jean-Paul II reçut, au Vatican, le Président d'URSS, Mikhaïl Gorbatchev. L'entretien se déroula selon tout le protocole habituel. A l'issue des conversations officielles, « la Suite » fut accueillie dans la salle d'audience. Raïssa Gorbatchev, la sectaire, l'incroyante, se présenta la tête non couverte, arborant un tailleur rouge, plutôt provocateur !*

*L'épouse du Président aperçoit, pour la première fois, le Saint-Père. Dès le premier regard, elle se trouve totalement déstabilisée, ressentant un choc, même physiquement. Raïssa Gorbatchev est ressortie de cet entretien comme n'étant plus la même. Jusqu'à la fin de ses jours, elle restera marquée en profondeur par cette rencontre.*

*D'autres réceptions officielles de Gorbatchev auront lieu par la suite. Parallèlement, deux groupes d'études respectifs seront constitués pour réfléchir au problème de la division de l'Europe. L'un se rendra plusieurs fois à Moscou, l'autre au Vatican. De plus, à deux reprises, le Président Gorbatchev viendra « clandestinement » au Vatican, une fois la nuit tombée, pour s'entretenir en tête-à-tête, avec Jean-Paul II.*

*Je me rappellerai toujours cette phrase que Gorbatchev a dite au Pape, à onze heures du soir : « Maintenant, vous devez me dire ce que nous devons faire pour aller de l'avant sur cette route que nous avons entreprise ensemble. » A ce moment-là, au cours d'un long entretien, le Pape lui répond.*

*Onze jours plus tard, le Mur de Berlin est tombé ! C'est là que se situe la véritable « histoire ».*

*Quelques temps après, Raïssa tombe malade. Gorbatchev téléphone au Pape pour lui demander avec insistance de prier pour elle. Imaginons ce que pouvait être l'état d'esprit de Gorbatchev et de sa femme ! Il y eut, plus tard, un coup de téléphone de Gorbatchev demandant au Pape de célébrer une messe pour Raïssa qui était au plus mal. Tout de suite, le Pape s'est retiré dans sa chapelle et a célébré la messe pour elle. Peu de temps après, Raïssa meurt, puis Gorbatchev n'est plus Président.*

*Un jour, Gorbatchev revint au Vatican, accompagné de sa fille Irina. L'audience est extraordinaire, il y règne une atmosphère évidente de grande spontanéité et d'amitié. L'entretien aura duré plus d'une heure, lorsque le Pape raccompagne ses hôtes jusqu'à la porte.*

*A ce moment là, Irina revient en arrière et prend le Pape par le bras. Elle parlait en russe, mais je sais ces choses-là qui se sont dites, parce qu'il y avait un interprète. « Si vous permettez, lui dit Irina, je dois vous faire une confidence ! Vous devez vous souvenir qu'à la fin de la première audience, maman vous a été présentée et elle vous a vu. Elle eut alors une sorte d'illumination, comme un éclair, et une fois revenue à la maison, en Russie, elle s'est souvenue de votre regard et de votre charisme. A partir de ce moment-là, tous les matins, elle s'est mise à prier pour vous. Je puis vous confier tout cela parce que ma mère me prenait la main et nous allions prier ensemble, c'est elle qui m'a enseigné cela. Savez-vous comment priait maman ? »*

*Le Saint-Père ne sait quoi dire, il reste quelques instants comme cela en silence, alors Irina ouvre son sac et en tire un chapelet : « Oui, ce chapelet, Saint-Père, c'est le chapelet que vous avez donné dès la première fois à maman. Elle a prié tous les jours avec ce chapelet. Maintenant, elle continue de prier pour vous ! » Irina embrasse son chapelet et le remet dans son sac.*

*Je ne peux rien ajouter d'autre !*

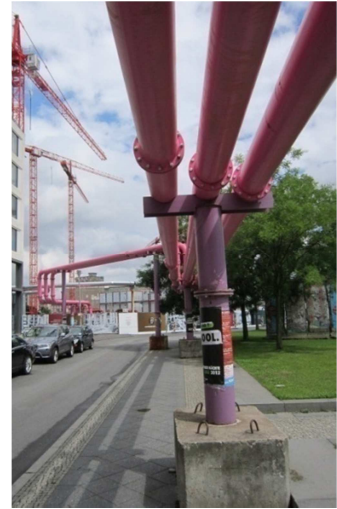
*Extrait du livre de Bertrand Lemaire  
« Jean-Paul II mon Pape » souvenirs d'Arturo Mari*

## **Le mystère des tuyaux bleus, roses, verts, violets**

Les visiteurs de Berlin ne peuvent pas les éviter : les tuyaux multicolores qui enjambent les rues, traversent des ponts, longent les routes, embarrassent parfois les trottoirs. Ils sont partout et surtout à proximité des chantiers. Ces tuyaux de différentes couleurs suivent des tracés abracadabrants comme si un facétieux artiste avait dessiné leur trajectoire dans un état d'ébriété.. Ils constituent donc un mystère pour les touristes surtout, et même pour certains Berlinoises.

En réalité, l'explication est assez prosaïque. Berlin est construite sur du sable et de l'eau ! La nappe phréatique n'est qu'à quelques mètres en-dessous de la surface. Cela est dû à la composition du sol sur lequel la capitale allemande a été construite au XIIIe siècle. Il s'agit d'une ancienne vaste plaine de l'époque glaciaire. L'inconvénient d'un sous-sol imbibé d'eau est qu'il complique sérieusement la construction de fondations et de tunnels. En effet, dès que l'on creuse un peu, l'eau remonte à la surface et provoque des inondations. Pour éviter cela, les entreprises de génie civil et de construction doivent pomper cette eau et l'acheminer vers les cours d'eau les plus proches. À cet effet, elles utilisent les fameux tuyaux qui forment des arabesques aux couleurs variées. Et comme Berlin est un énorme chantier, il y a des tuyaux partout. Certains prétendent qu'ils défigurent le paysage urbain. D'autres les considèrent comme des œuvres d'art. Certainement que la vérité est, comme souvent, entre ces deux extrêmes.

Chaque couleur correspond à l'identité des différents propriétaires afin de les reconnaître lors du démontage. Et à la fin du chantier, les tuyaux disparaissent. Heureusement un autre chantier démarre...



## **« Les Nains ont envahi la ville »**



Dans toute la ville de Wroclaw on trouve des centaines de petites statues en bronze représentant des nains. Ils ont commencé à apparaître en 2005, mais leurs racines remontent aux années 1980, à un mouvement souterrain anticommuniste appelé l'Alternative Orange. La Pologne était sous le régime communiste ; ce mouvement a commencé à Wroclaw comme un moyen de protestation pacifique contre le régime. Le groupe a trouvé des façons créatives d'organiser des manifestations comme s'habiller en nains, peindre des graffitis absurdes ayant figure de lutins sur tous les symboles communistes dans toute la ville. L'idée était d'utiliser des éléments absurdes afin que les participants ne puissent être arrêtés par la police.

En 2001, la ville de Wroclaw a placé la première statue de nain, connue sous le nom de "Papa Dwarf", en souvenir d'Alternative Orange. Si au début il n'y a eu qu'une statue officielle, elle a rapidement été suivie par plusieurs autres. En général, chaque nain fait référence à l'endroit où il se situe (restaurant, place, magasin, musée etc...) Bien que le chiffre officiel soit 163, certains estiment qu'il y aurait plus de 350 ! La chasse aux nains est une activité populaire parmi les touristes à Wroclaw maintenant. Les trouver demande beaucoup d'observation.



## WROCLAW



Quittant Berlin, nous entrons en territoire Polonais par la A18, route construite sous l'occupation allemande afin d'envahir rapidement la belle Pologne. Sur 78 km cette route mythique est conservée en l'état, comme un mémorial, suite inconfortable de plaques de béton... Se souvenir, ne pas oublier ! Mais, par les vitres du car se dessinent déjà les belles forêts polonaises : serrés comme des tuyaux d'orgue, les blancs bouleaux minces et élancés s'élèvent vers un ciel plein de promesses.

Wrocław est l'une des plus belles villes de Pologne. Fondée en 990 sur douze îles baignées par l'Oder et reliées entre elles par 112 ponts, elle est appelée la « Venise polonaise ». Très artistes et non sans humour, les habitants de Wrocław ont choisi comme symbole de leur ville des « petits nains ». Il en existerait plus de 350, tous différents. Ils jalonnent les rues et les places pour le plaisir des passants. La place du marché (Rynek) doit son originalité aux magnifiques décorations de chacune de ses maisons aux façades colorées, peintes ou sculptées. Le centre de la place est occupé par un ensemble de bâtiments qui évoque à lui seul, avec ses passages et ses cours, un village médiéval. Construite entre le XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècle, l'Hôtel de Ville en occupe la majeure partie. L'hôtel Saint Jean-Paul II, où nous logeons se situe sur la presqu'île des sables (Ostrow Tumski) baptisé « le petit Vatican ». Il a été érigé en l'honneur du Saint-Père, de ses deux visites à Wrocław, pour le 46<sup>ème</sup> Congrès eucharistique international et pour le millénaire de l'évêché. A deux pas s'y dresse en majesté la cathédrale Saint Jean-Baptiste. On y remarque à l'intérieur une imposante chaire d'albâtre et un retable sculpté datant de 1522.



Le temps passe vite mais avant de quitter cette ville si attachante, une visite s'impose au panorama de Raławice. Placée dans une rotonde, une toile circulaire de 114 mètres de long et de 15 mètres de haut, peinte en 1894 par Yan Styka, met en scène la bataille de l'insurrection menée par Tadeusz Kosciuszko contre l'armée russe en 1794. L'ingéniosité en fait que le spectateur se trouve lui-même plongé au sein de cette grande bataille.

Wrocław, visitée le 21 juin 1983 ainsi que les 31 mai et 1<sup>er</sup> juin 1997 par saint Jean-Paul II, nous te disons au revoir en emportant l'empreinte de ton charme incomparable.

*Didier Héronnelle*



## BASSE SILESIE

En quittant Berlin, notre car est parti plein est vers la Pologne, traversant villes et villages de l'ancienne Allemagne de l'Est, région plate et monotone. Les villages gardent encore la marque de leur histoire récente, donnant l'impression que le régime communiste est toujours régnant ; c'était gris, délabré et triste.

Le passage de la frontière a été surprenant : juste les panneaux : « Granica Polska ». Pas de douanier ni de policier. Quelle différence avec les années 1970 !

La Pologne nous a accueillis pour nous restaurer dans une auberge en bois, fleurie et chaleureuse, avec un repas délicieux.



*Avant de quitter l'auberge...*

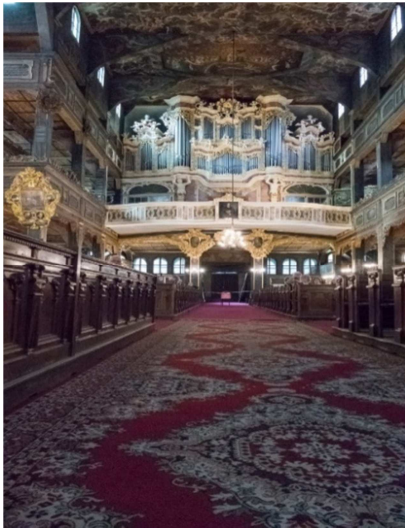
Après le déjeuner nous sommes repartis en direction de Wrocław, capitale de la basse-Silésie et ville universitaire qui mérite vraiment que l'on s'y arrête. La recherche des charmants petits nains de bronze a pimenté notre découverte de cette belle et vivante ville.

La Basse-Silésie a une histoire bien compliquée. Elle a été polonaise, puis passée sous la domination des Habsbourg, puis du royaume de Prusse, pour revenir après 1945 à la Pologne. Au XXème siècle sa population était principalement germanophone et germanique. Après 1945 les populations allemandes ont fui ou ont été expulsées. (La famille de Edith Stein entre autres a fait partie des expulsés). La population a été remplacée par des polonais expulsés des régions de l'est de la Pologne annexées par l'Union Soviétique.

Parmi les richesses de cette région se trouvent deux magnifiques temples protestants mis en valeur pour les 500 ans de la Réforme. En 1648, à la signature du traité de Westphalie mettant fin à la guerre de trente ans, afin de glorifier la paix retrouvée dans le Saint-Empire romain germanique, l'Empereur d'Autriche a donné l'autorisation aux luthériens évangéliques de construire en Silésie, trois lieux de culte, à Głogów, Jawor et Świdnica. De ces trois églises de la Paix, il n'en reste que deux, celle de Głogów ayant brûlé en 1758. La construction de ces édifices

a été soumise à de rudes contraintes : ils devaient être réalisés en matériaux « périssables » : bois, paille, argile et sans clous, devaient se situer en dehors des villes, et n'avoir ni clocher ni tour.

Nous avons visité **l'église de la Paix à Świdnica** (nommée Schweidnitz avant 1945). Cet édifice surprenant a été construit de 1652 à 1657. Il est à la fois massif et élégant. L'église à colombages de style baroque est merveilleusement conservée et entretenue. On est surpris par sa grande taille, surtout pour un bâtiment tout en bois. L'intérieur pourrait faire penser à une salle de spectacle avec ses galeries. Mais l'autel, la chaire, l'orgue, les sculptures et les peintures baroques signent la vocation du bâtiment. Ce temple peut contenir 7000 personnes dont 3000 assises.



Au XVIIIème siècle le titulaire de l'orgue a été un élève de Jean Sébastien Bach : Christoff Gottlob Wecker. Actuellement il y a plusieurs offices religieux par an, mais c'est surtout un festival Bach, fin juillet, début août qui remplit ce lieu à l'acoustique exceptionnelle.

L'église de la Paix de Jawor a la même architecture, elle est un peu plus petite, ne contenant que 5000 personnes.

Ces églises de la Paix, à charpentes de bois, chefs-d'œuvre de l'artisanat d'art, du fait de leur complexité technologique et de leur taille, n'ont jamais été reproduites ailleurs et demeurent uniques et

sans égales. Elles ont été classées au patrimoine mondial de l'UNESCO en 2001.

Elles sont le témoignage d'un acte de tolérance exceptionnelle de la part de l'Empereur catholique Ferdinand III de Habsbourg envers la communauté protestante de Silésie dans la période qui suit la guerre de trente ans en Europe.

Indépendamment de ces deux trésors en bois, la Silésie est riche d'autres églises baroques exceptionnelles et de châteaux surprenants.

**A Kowary** au musée « Miniatures » on peut admirer tous ces monuments et se faire une idée de leur richesse. On se prend pour Gulliver au pays des Lilliputiens.

Parmi tous les châteaux nous avons visité le château de **Ksiaz** (Furstenstein) à Walbrzych. C'est une énorme bâtisse de 415 pièces qui se dresse sur un promontoire rocheux de 395 mètres. Une partie de ce château est un château fort, et l'autre un château baroque. Depuis 1509 il appartient à la famille Hochberg qui a été une des familles les plus riches de Silésie. Ici, ont été reçus de nombreux dignitaires européens.

Mais, en 1943, les nazis ont réquisitionné le lieu et ont creusé un important réseau de tunnels dans la montagne sous le château. Il y avait des ascenseurs conduisant aux différentes parties du château. Après-guerre, on a découvert deux tunnels d'entrée aux souterrains, témoignant de la volonté d'amener jusqu'au château une ligne ferroviaire. Selon certaines hypothèses le complexe souterrain du château de Ksiaz aurait été préparé comme nouveau quartier général d'Hitler. Selon d'autres, il devait accueillir un puissant centre de commandement pour un complexe d'usine et de laboratoire souterrain.



Les deux hypothèses sont également probables. Avant l'arrivée des troupes soviétiques, les tunnels ont été minés. Depuis lors, les mystérieux tunnels sous le château stimulent l'imagination. Les chercheurs de trésors sont persuadés que c'est là qu'ont été cachés les œuvres d'arts et objets de valeurs pillés par les nazis. On soupçonne même la présence d'un train chargé d'or !!!...



*Devant le château de Ksiaz*

Après la « Venise de Silésie », nous sommes partis vers les Sudètes, vers les monts des géants (Karkonosze). Notre hôtel était à Karpacz sur les flancs du mont « Sniezka » (Blanche neige - alors que pour les allemands il s'appelle le mont Noir.)

**Karpacz** est une station de villégiature, pour l'hiver et pour l'été : ski ou randonnées. Ce qui est surprenant, c'est qu'il y a très peu de maisons individuelles ou d'appartements, par contre les hôtels sont les uns à côté des autres, du plus modeste au plus démesuré avec plus de 1000 chambres.



C'est au-dessus de la ville, à 886 mètres que l'on peut découvrir une autre merveille. Il s'agit d'une église Norvégienne en bois du XIIe siècle de pure tradition Viking, qui a été rachetée par le roi de Prusse Frédéric Guillaume IV, démontée des bords du lac Wang et reconstruite en 1843, ici en Silésie, pour les besoins d'une paroisse luthérienne. C'est l'église la plus ancienne des Sudètes. Elle se nomme **Eglise Wang**.

C'est un petit bijou en bois, avec des sculptures très insolites. C'est un peu le style des sculptures que l'on trouve dans l'art Maories en Nouvelle Zélande : enchevêtrement organisé de végétaux et surtout visages avec la langue tirée.



Pour les églises baroques, c'est celle de Krzeszow (Grussau) que nous avons visitée, l'une des plus belles de Pologne.

Elle est attenante à une abbaye bénédictine fondée en 1242. Au XVIIème siècle, les cisterciens y vivaient.

L'église actuelle reconstruite entre 1728 et 1735 est très chargée de stucs, de beaucoup d'anges. Des fresques magnifiques sur la vie de saint Joseph et de la Sainte Famille ornent les murs. Les orgues sont grandioses.

Les cisterciens n'ont pas seulement laissé de splendides édifices baroques ; l'ordre, fidèle au principe « Ora et labora » « prie et travaille », a eu un impact considérable non seulement sur la religion et la culture, mais aussi sur l'économie de la région. Connus pour leur passion pour l'agriculture, ils ont planté des vignes et exploité des étangs pour la pisciculture, construit des fabriques de tissage, des tanneries, des moulins et des brasseries. Jusqu'à nos jours le travail du lin est toujours présent dans cette région.



A **Chelmsko Śląskie**, près de Lubawka, est l'un des monuments les plus précieux et les plus intéressants de la région : les maisons des tisserands, également connues sous le nom « les douze apôtres » ; ce sont onze maisons en bois datant du début du XVIIIème siècle qui se joutent. La douzième, celle de Judas, isolée des autres, a brûlé. Elles ont été construites en 1707.

Avant de quitter la Silésie, nous nous sommes promenés dans la ville de **Jelenia Góra** fondée en 1108. N'ayant pas souffert lors de la dernière guerre mondiale, elle a gardé sa typicité et ses monuments historiques ; c'est une ville pleine de charme.

En ces quelques jours passés en Basse-Silésie, nous avons eu un bel aperçu de ses trésors, de ses beautés naturelles et de son charme.

*Christiane Tomkiewicz*



## PRAGUE



Après Berlin et six jours passés dans notre chère Pologne, nous parcourons 170km pour franchir la frontière tchèque et atteindre la troisième étape de notre voyage : Prague.

Il ne fait que 16°C et le soleil est timide. Notre guide nous emmène faire le tour panoramique de la ville, celle que l'on nomme : « Le Cœur de l'Europe » inscrite sur la liste du patrimoine mondial de l'Unesco depuis 1992.



Qui dit Prague pense immédiatement à la Vltava ou encore La Moldau en allemand, à Mozart, au pont Charles, aux châteaux, et bien sûr aux églises.... Du haut des collines qui entourent la ville, nous admirons d'innombrables tourelles d'églises, d'où le surnom de Prague : la Ville aux Cent Clochers.

Depuis les bords du fleuve, la vue sur le château et le pont Charles est superbe. En route vers le palais Hradcany, résidence des rois de Bohême jusqu'au 16ème siècle, aujourd'hui celle du Président de la République. Ce palais jouxte la cathédrale Saint Guy, une des plus importantes églises de Prague. Hélas, un office religieux nous en barre l'accès : il faudra revenir. Continuons notre flânerie dans la Ruelle d'Or. Là habitaient les artisans, les alchimistes, les artistes et le très célèbre Franz Kafka connu pour son « Journal » et « Les Métamorphoses ». La rue est envahie de touristes même en ce mois d'octobre. La basilique Saint Georges est réputée pour être un des plus vieux monuments religieux d'Europe Centrale.

Pendant des siècles, Prague a subi l'influence des cultures chrétienne et juive. Comme premier exemple : « Notre Dame de Lorette », un des lieux de pèlerinage les plus importants avec notamment la Sainte Maison, fidèle copie du modèle italien Santa Casa que nous avons visité lors de notre dernier voyage en Italie. Notre mémoire nous renvoie à Loreto, Italie. Le sanctuaire abrite un trésor de grande valeur dont l'ostensoir décoré de 6222 diamants.



Plus tard, dans la fraîcheur d'une nuit d'automne, nous avons attendu notre bateau sur le quai de la douce Moldau pour un dîner repas. Le buffet était copieux et nous étions tous ensemble comme d'habitude. Lente croisière avec arrêts aux écluses et nous avons pu suivre notre voyage sur grand écran. Et pour le plaisir des saveurs, nous avons bu le verre de l'amitié : une vodka.



Samedi enfin, notre guide nous entraîne au cœur de cette ville magique : « Stare Míasto » ou « la vieille ville » à la découverte de la Prague juive cette fois, la deuxième influence religieuse importante. L'installation des juifs remonte au XI<sup>ème</sup> siècle. Les vieilles synagogues et le cimetière témoignent de la suprématie religieuse et sociale de la ville.... Hélas ... Hélas ... Samedi est la journée de Sabbat. Aucune visite possible. Même le cimetière nous a fermé ses portes. Nous n'avons bénéficié que d'une promenade dans les rues du Vieux Quartier Josefov, mondialement célèbre. Cela fera sans doute

l'objet d'un prochain voyage.

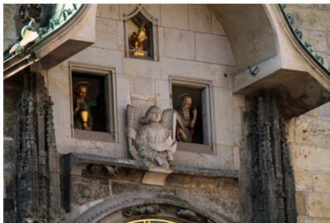
Promenade sur le pont Charles connu pour son élégance, sa beauté et son caractère chargé d'histoire qu'il représente. Il faut l'arpenter : c'est le plus ancien pont de pierre sur La Moldau... assiégé de touristes l'après-midi. Long d'un demi-kilomètre, il est devenu l'image emblématique de la ville. Trente et une statues se succèdent dont la plus marquante est celle de saint Jean de Nepomucène. Un endroit précis au milieu du pont signale le lieu où le martyr a été précipité dans les eaux du fleuve. Il était le plus célèbre des saints tchèques, supplicié en 1393.

Et si Prague est si souvent prisée des touristes, c'est que la gastronomie y est variée : la cuisine du monde entier y est représentée et ce midi nous avons changé le repas tchèque de la veille pour des saveurs espagnoles.... Tout un changement pour nous préparer à notre retour.

Notre petit groupe a déjà beaucoup marché. Jeunes et moins jeunes... nous sommes tous fatigués voire exténués. Courageux nous persévérons le long du fleuve vers le Théâtre des Etats et l'Opéra. N'oublions pas que cette ville « magique » est aussi le symbole de la musique, associée à Dvorak, Smetana (Qui ne connaît les doux accords de l'œuvre « La Moldau » ?), sans oublier Mozart. Il fait partie de la magie de Prague à jamais... Il a souvent séjourné ici et il se sentait proche du peuple pragois. Bon nombre de ses opéras ont été interprétés au Théâtre devant ce public conquis et aimé. Le climat de ce week-end d'octobre ne s'y prêtait pas mais, en été, de nombreux spectacles de rue attirent les mélomanes qui peuvent écouter des œuvres interprétées par des artistes en costume d'époque.



Pendant le temps libre qui a suivi, nous nous sommes reposés sur les bancs de la place principale, heureux de profiter de la douceur du climat. Mais à proximité, l'horloge astronomique de la ville attire à chaque heure un bon nombre de touristes qui viennent photographier ou filmer le défilé des douze statues créées par Maître Hanus représentant les douze apôtres et aussi entendre le chant du coq. Superstition ou pas ... La légende veut que si l'appareil venait à s'arrêter, une guerre viendrait ravager le pays. On porte alors à ce chef d'œuvre de la technique un soin particulier.



Le Pape Jean-Paul II s'est rendu à Prague le 25 avril 1997, pour la troisième fois depuis 1990, à l'occasion du millénaire du martyr de saint Adalbert, évêque de la ville. Il se fit le médiateur entre les Slaves et les Latins.

Le geste de Jean-Paul II voulait faire oublier la controverse suscitée par la canonisation de Jan Sarkander, artisan de la Contre-Réforme du XVII<sup>ème</sup> siècle.

Voir Prague en deux jours relève du « parcours du combattant » : nous avons encore tant à découvrir !!! Pourquoi pas un concert dans l'une des nombreuses salles que compte la ville et les îles à l'entour ? Pourquoi pas une mini croisière sur la Vltava ? Pourquoi pas une flânerie dans les ruelles étroites pour goûter au charme de la Prague romantique ?

Mais pas de nostalgie !!! Il est temps de rentrer à Paris Laissons tout cela pour un prochain voyage....

*Liliane Brzakowski*



### **Piss Sculpture**

*Non loin du pont Charles, dans la cour du musée Kafka ces étonnantes statues pourraient faire concurrence au Manneken Pis de Bruxelles. Le sol représente la République tchèque et les statues articulées des représentants du pays pissant sur le peuple et le pays !!!... Il semblerait qu'ils écrivent des lettres sur base d'un SMS envoyé à un numéro inscrit près des statues... Pas vérifié.... Cette œuvre d'art atypique et amusante, étrange et inhabituelle de David Cerny est devenue surtout une attraction touristique où les guides conduisent leurs groupes. Le nôtre n'y a pas failli. Chacun appréciera ou pas.....*

CMM

**16 octobre 1978 :**  
**« Je ne sais pourquoi, j'ai éprouvé une immense joie » (1)**

Au moment de l'élection du pape, j'étais en train de prier, en retraite. Je ne sais pourquoi j'ai éprouvé à ce moment-là une immense joie, bien que je ne connusse pas le cardinal Wojtyła, même de nom ! Une immense joie, parce que dieu faisait retentir la parole de l'Évangile par la voix de l'Église que nous appelions « l'Église du silence ». J'ai été confirmé dans ce sentiment dès le lendemain : des Vietnamiens m'ont dit : « Ce pape va nous comprendre ». « Pourquoi ? » leur ai-je demandé. « Eh bien, parce qu'il sait ce que c'est que lutter pour la foi et être persécuté ».

Depuis vingt ans, nous assistons à un basculement complet de la civilisation mondiale. La Providence a mis ce pape à la tête de l'Église précisément parce qu'il est l'homme préparé pour ce temps-ci. Grâce à son ministère, l'Église a vécu le concile Vatican II auquel il avait pris une part décisive, comme une œuvre de profonde conversion, un appel de l'Esprit à renouveler la vie de la foi pour annoncer l'Évangile à ce monde en train de naître. L'histoire humaine n'est pas un musée ; elle est neuve à chaque génération. Dans ces bouleversements, c'est un monde nouveau qui apparaît, pour lequel l'Évangile est neuf.

Ce pape est le messenger providentiel de la nouveauté de l'Évangile, mise en lumière par le concile Vatican II. Dans ce siècle si dur, violent, cruel et soumis à des horribles déterminismes ; grâce à Jean-Paul II, la liberté de l'Évangile bouscule les contraintes que les hommes pensent être insurmontables.

En rencontrant Jean-Paul II, j'ai eu un sentiment de liberté dans la vérité, plus grand qu'avec personne d'autre. Ce pape est l'homme avec qui il est plus facile d'être libre et d'aller au fond des choses, car il comprend les difficultés et en même temps, il porte dans la foi la parole divine dont le Seigneur l'a chargé. Les questions les plus complexes qui se sont posées à moi, dans la responsabilité qui est la mienne, c'est avec le pape qu'il m'est le plus facile d'en parler. Je suis frappé de sa vision des événements. Elle déconcerte les politiques, parce qu'il voit toujours les finalités, les véritables enjeux pour le destin des hommes ; il voit donc le long terme, ou, plus exactement, l'horizon ultime, stratégique, de la vocation de l'homme.

Du coup, il est beaucoup plus lucide que les politiques qui raisonnent toujours à court terme et ne considèrent que les rapports de force du moment.

Quant aux jeunes, je pense qu'au début du pontificat de Jean-Paul II, on attribuait aux qualités humaines du pape leur contact chaleureux avec le Saint-Père. Je me souviens très bien du Parc des Princes et des conditions dans lequel il a été organisé.

Là, j'ai découvert vraiment le pape : il était parfaitement libre et vrai. Et cela ne trompe pas les jeunes. Aux dernières Journées mondiales de la Jeunesse, ce n'était plus le pape du Parc des Princes, mais un homme qui avait été accablé par l'attentat, par la maladie et par l'âge ; et pourtant il était encore plus fort que jamais.

Car il était clair pour les jeunes qu'en voyant le pape, c'était le Seigneur du pape qu'ils acclamaient. C'était l'apôtre qu'ils acclamaient. Et ils l'écoutaient.

Alors j'ai béni Dieu et j'ai prié pour Jean-Paul II.

*Source : Extrait de Jean-Marie Lustiger témoin de Jean-Paul II*

*(1) texte remis au quotidien polonais Zycie (Varsovie) le 8 octobre 1998, pour le vingtième anniversaire de l'élection de Jean-Paul II*

## 16 octobre 2017 Messe d'action de Grâce à l'Eglise Polonaise à Paris

Lundi 16 octobre 2017, à l'église polonaise Notre Dame de l'Assomption à Paris a été célébrée



une messe d'action de Grâce pour commémorer le 39<sup>ème</sup> anniversaire de l'élection de Karol Wojtyła au Saint-Siège à Rome, ainsi que le 36<sup>ème</sup> anniversaire de la Fondation Jean-Paul II.

La messe était présidée par le recteur de la Mission Catholique Polonaise en France - Boguslaw Brzys, assisté du curé de la paroisse polonaise de Paris - Pawel Witkowski, du curé Doyen Daniel Zylinski de Harnes et du curé Georges Ciechomski de Saint Amarin.

Les membres du Cercle des Amis de la Fondation Jean-Paul II en France, avec le président Daniel Brzakowski, le conseil d'administration, Henri Rogowski - membre du conseil d'administration de la Fondation à Rome, et de nombreux paroissiens ont participé à l'Eucharistie. Le recteur a prononcé l'homélie, la lecture a été faite par Florian Zaluski, jour de son 80<sup>e</sup> anniversaire. Au cours de cette messe nous avons prié pour

les membres de la Fondation décédés en 2017 : Didier Forestier, Yannick Tiercelin, Jacques Couturier.

A la fin de la messe toute l'assistance a embrassé les reliques de saint Jean-Paul II. Puis les membres de la Fondation Jean-Paul II ainsi que les paroissiens se sont dirigés vers l'entrée de l'église pour déposer une corbeille de fleurs devant le buste de saint Jean-Paul II. Le recteur Boguslaw Brzys, le curé de la paroisse Pawel Witkowski et les curés Daniel Zylinski et Georges Ciechomski ont récité les prières et l'assistance a entonné le chant tant aimé de Karol Wojtyła « Barka ».

Nous rappelons ici que la Fondation Jean-Paul II vient en aide aux étudiants des pays de l'est qui étudient à l'Université Catholique de Lublin. Depuis 1981 se sont plus d'un millier d'entre eux qui ont passé leur maîtrise ou leur doctorat.

*Florian Zaluski*